

AVANT-PROPOS

Les trois analyses qui composent cet essai constituent une introduction à la « fonction muette » du langage, celle de sujet entendant : pour un sujet qui parle, il en faut au moins un qui entende et qui ne parle pas ; le dialogue, lieu de parole, est aussi par nécessité, un espace de silence.

Celui qui parle entend aussi ; autrement dit, le parlant est également entendant ; l'oiseau parlant le mieux éduqué n'est pas compté dans la masse des sujets de langage - masse parlante - parce qu'il n'entend ni le discours qu'il dit ni la langue qu'il parle : parler présuppose la capacité d'entendre. Dans le dialogue, parler est un événement, et entendre, une constante. L'activité de langage se partage donc en deux rôles dialogiques, celui d'entendant qui parle et celui d'entendant qui ne parle pas ; en d'autres termes, il y a, dans un dialogue, autant d'entendants que de participants.

Le sujet qui entend et qui ne parle pas ne quitte pas pour autant la sphère du langage. Son activité d'entendant, activité intelligente par excellence, est une expérience de langue. Dans les trois analyses qui suivent, la fonction muette d'entendant est définie comme une activité de langage, montrable comme telle.

La fonction cognitive du langage est une question récurrente chez les philosophes. Leibniz écrit dans les *Nouveaux Essais* : « Je crois véritablement que les langues sont le meilleur miroir de l'esprit humain et qu'une analyse exacte de la signification des mots ferait mieux connaître que tout autre chose les opérations de l'entendement. » [Leibniz, ed. 1995].

Wittgenstein ouvre sa *Grammaire Philosophique* sur la question de la primauté du sujet de la compréhension. Il note : « qu'entend-on par « comprendre » ou « ne pas comprendre » une proposition ? Il est certain

que ce n'est pas une proposition avant qu'elle soit comprise ? » [Wittgenstein, ed. 1974].

Dans *Langage et Vérité*, Gadamer écrit : « Tous les phénomènes de la compréhension (...) qui constituent l'objet de ce que l'on appelle l'herméneutique, représentent une manifestation langagière. Toutefois, la thèse que j'aimerais discuter dans ce qui suit est plus radicale encore. C'est qu'elle affirme que non seulement le processus de la compréhension entre les hommes, mais le processus de comprendre lui-même, représente aussi un événement langagier (...) de l'ordre de ce dialogue intérieur de l'âme avec elle-même caractérisé par Platon comme l'essence du penser ». Il poursuit : « Mais pourquoi le phénomène du comprendre est-il langagier ? Pourquoi l'entente silencieuse ? » [Gadamer, 1995].

Gadamer considère comme « radicale » la thèse selon laquelle le processus de comprendre est un processus de langage. En effet, elle est radicale pour deux raisons, la première en ce qu'elle pose que l'activité de compréhension est une activité de langue, la seconde en ce qu'elle suppose une théorie ou plutôt une systémique de « langue au travail » dont il s'agit dans cet essai de tracer les contours.

Pour une conception opposée dans laquelle l'activité de compréhension est effectuée par l'esprit, le langage est défini comme un moyen d'expression et donc placé hors-jeu des processus fondamentaux de la compréhension, de la réflexion, et plus généralement de la pensée. Mais le langage est tout autre chose qu'un système de signes sensibles, symbolisme qu'un esprit entend, manipule ou contrôle ; c'est une architecture de « valeurs pures » qui structure et gère la mémoire de l'entendant. Inscrite dans l'activité constante du système neuronal de chaque sujet, la langue silencieuse travaille. Ainsi définie, la compréhension, fonction muette du langage, devient linguistiquement descriptible et modélisable.

La première analyse montre et décrit les bornes temporelles de la chaîne parlée, bornes entre lesquelles s'établit une durée constante et changeante, notée « topique du présent ». On résume l'argument comme

suit : la chaîne parlée, aussi longue soit-elle, possède un début et une fin : ces deux bornes limitent sa durée. A chaque limite, initiale ou finale, est associée une propriété remarquable : la propriété initiale « avènement » indique que, dans le dialogue, la chaîne parlée est produite sans préméditation ; à l'autre extrême, après un moment de maintien, la propriété finale « effacement » indique que la chaîne n'est pas consignée en mémoire. Nous présentons tout d'abord la première propriété, puis la seconde, et enfin, l'espace clos qu'elles définissent ensemble et qui caractérise le présent pour un sujet en dialogue.

La deuxième analyse « topique du dialogue » aboutit méthodiquement à une théorie « monadique » de la communication [Leibniz, ed. 1995] [Serres, 1968]. On définit cette théorie distinctivement comme suit : dans le paradigme de l'intercommunication, le transfert de valeurs entre les sujets s'effectue par connexions et transport d'objets sensibles ; dans la communication monadique, le transfert entre entendants s'établit, sans connexion, par isomorphismes. Cette question difficile devient, on le verra, évidente dans la langue. En effet dans ce paradigme, l'entendant n'est plus défini comme une partie d'un vis-à-vis intersubjectif, mais comme une « monade percevante », ou en d'autres termes, un système clos intelligent, c'est-à-dire « en intelligence avec » d'autres monades semblables, mais sans interconnexions.

La « topique du dialogue » porte sur la formation de la subjectivité dans la langue. Dans cette analyse, le concept de dialogue ne transcende pas celui d'activité de langage, mais à l'opposé, se forme dans une catégorie de la grammaire des langues dite de la « personne verbale ». On expose tout d'abord le modèle intersubjectif de l'Appareil Formel de l'Énonciation (AFÉ) [Benvéniste, 1966] dont on décrit les limites fonctionnelles. Cette description implique une révision sérieuse de certaines métaphores figées en concepts empiriques, notamment l'intersubjectivité, l'interactivité, l'intercommunication, etc. métaphores qui masquent quelques évidences concrètes de l'activité cognitive du

langage. Certaines sont non-triviales et parfois désarçantes : on en présente ici quelques-unes.

Alors que la deuxième analyse «topique du dialogue» portait sur les systèmes de valeurs pures, la troisième analyse «sémiologies des pratiques» porte sur les systèmes de signes. Les sémiologies sont les formes d'inscription des pratiques dans les langues. L'analyse montre comment un système de valeurs et un système de pratiques se réalisent en système de signes. Elle décrit tout d'abord la formation des valeurs «étendue» et «espace» dans le registre de l'entendant, puis enfin, des valeurs «coup», «geste», «choc» et «mouvement», en posant chaque fois la question de la fonction du langage dans l'expérience sensible.